

Armand Colin

LA DÉNOMINATION

Author(s): John Morton, E. Koskas and H. Kremin

Source: *Langages*, No. 76, La dénomination (Décembre 1984), pp. 19-30

Published by: [Armand Colin](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/41682008>

Accessed: 16/02/2015 08:18

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Armand Colin is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Langages*.

<http://www.jstor.org>

LA DÉNOMINATION

Introduction

La dénomination des objets paraît être à première vue une tâche simple se prêtant à une description simple. On peut ainsi imaginer que dénommer un objet consisterait d'abord à le reconnaître, puis à en trouver le nom. Alors les troubles de la dénomination chez les malades présentant des lésions cérébrales se ramèneraient à un trouble de l'une ou l'autre de ces démarches ou à un dysfonctionnement de leur relation.

La tendance en psychologie cognitive est d'essayer d'avoir de toute tâche une approche aussi large que possible. Ainsi, nous pouvons tout au moins dire que certains des procédés impliqués dans la dénomination des objets le seront également dans l'usage des mots dans d'autres situations. L'étude de ces autres tâches fournira alors des contraintes au modèle de la reconnaissance des objets. Je me propose de discuter de celle-ci dans le contexte de la reconnaissance des mots. J'utiliserai le modèle que j'ai élaboré pour cette dernière, le « modèle logogène » (Morton, 1979 ; Warren et Morton, 1982 ; Clarke et Morton, sous presse) comme point de départ de la discussion concernant les objets. Le schéma sera celui du traitement de l'information. Dans ce modèle, on considère que les processus de la pensée sont « modulaires », i.e. qu'ils recouvrent chacun une opération distincte ; on les représente comme des boîtes, dont le fonctionnement détaillé n'est pas encore précisé ; les processus sont reliés par des lignes conductrices dont le rôle est d'indiquer que le résultat d'un processus est transmis à un autre processus. On pourrait évidemment décrire le modèle final mais il est généralement admis que la complexité des interconnexions est plus facile à comprendre sous forme de diagramme. Il faudrait noter cependant qu'il n'y a pas implication nécessaire d'une modularité anatomique des processus correspondant à la modularité fonctionnelle.

Le Modèle Logogène

La figure 1 présente les lignes essentielles du modèle logogène révisé. Pour bien comprendre son fonctionnement, on considère l'affirmation de base suivante : quelle que soit la situation dans laquelle un mot est produit, un *seul processus* intervient. Il est représenté dans le modèle, comme la sortie du système « logogène » (appelé aussi *lexique phonologique*) qui consiste en un stock de codes phonologiques. Quand l'un de ces codes est stimulé, il va vers le régulateur de réponse dont la fonction est de créer le code moteur approprié qui permettra au mot d'être verbalisé. On affirme (à tort peut être) que cette séquence d'opérations se produit chaque fois que le mot est prononcé, son déclenchement pouvant être dû soit à la lecture, l'audition, la dénomination ou la production du mot en discours spontané. Dans le cas où un mot est lu,

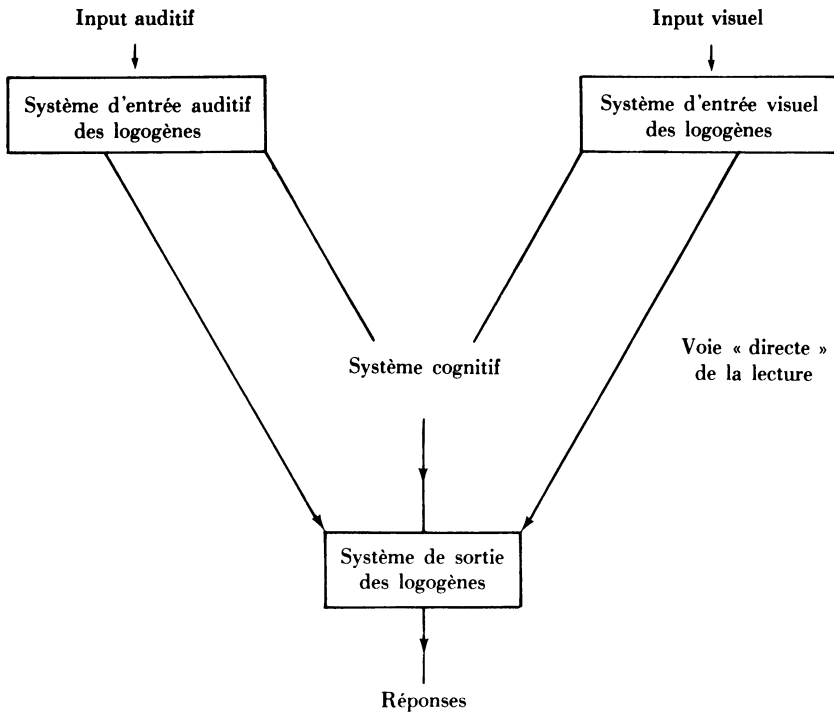


FIGURE 1.

il semble y avoir deux voies possibles : la première, directe, fait correspondre une entrée visuelle du système logogène aux logogènes de sortie ; la deuxième est la voie sémantique dans laquelle après qu'un mot a été catégorisé par le système logogène d'entrée, une interprétation lui est attribuée par une démarche du système cognitif. Celui-ci peut ensuite être utilisé pour activer le système logogène de sortie. En discours spontané, la séquence d'opérations ferait d'abord intervenir des processus dans le système cognitif où seraient collectées les informations à adresser aux logogènes de sortie. Ce modèle, ou ses variantes, réussit à rendre compte d'une grande variété de phénomènes verbaux, notamment dans la description de diverses dyslexies acquises (Morton et Patterson, 1980 ; Morton, 1981 ; Patterson, 1981 ; Shallice, 1981).

Stratégie de discussion sur la dénomination

Dans ce modèle logogène tel qu'il a été décrit, la dénomination des objets et des dessins fera intervenir au moins le système logogène de sortie puisqu'il constitue la seule aire de stockage de phonologie lexicale. Une source différente de phonologie lexicale spécifique aux objets est logiquement possible. Si cela était, compte tenu de certaines affirmations sur les localisations différentes des processus et connexions associées, on s'attendrait alors à trouver des aphasiques présentant des troubles de la dénomination en situation de dénomination (sans rapport avec des troubles cognitifs ou visuels) et non de lecture ou de discours spontané. A ma connaissance, aucun de

ces types de malades ne se rencontre dans la littérature. Il est ainsi raisonnable de penser que le même lexique phonologique est utilisé dans toutes les tâches.

On peut alors se demander dans quelle mesure les processus impliqués dans la dénomination ressemblent à ceux postulés pour la lecture. Spécifiquement, en ce qui concerne la figure 1, on peut se demander s'il y a un processus différent équivalent au système d'entrée des logogènes pour les images, et si cela était s'il est directement relié à l'entrée du système général.

L'expérience de Warren et Morton (1982) a trait à la première question. Ces auteurs ont montré que la présentation antérieure d'un dessin facilitait la reconnaissance d'un dessin différent mais du même nom au tachistoscope jusqu'à 45 minutes plus tard.

On voit, sur la figure 2, deux images. Nos sujets les dénomment « clown ». Il y a eu effet de facilitation croisée en dépit de leur dissemblance visuelle ; ceci ne pouvait être dû au fait qu'il y avait eu formulation verbale (response bias) puisque la lecture antérieure du mot « clown » par le sujet n'avait pas eu un effet de facilitation sur la reconnaissance de l'image dans les conditions de l'expérience décrite plus haut.

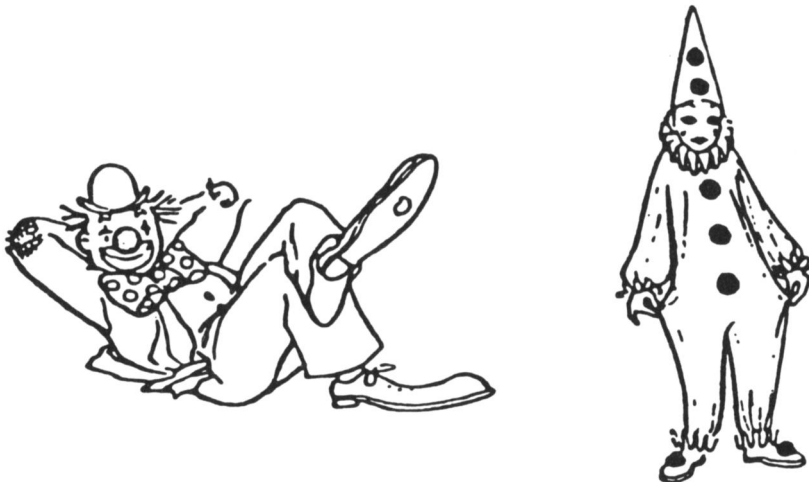


FIG. 2.

(Notons que, comme nous en discuterons plus tard, après des intervalles de temps très courts, il y a interaction entre traitement de l'image et du mot.) Warren et Morton ont conclu qu'il ne pouvait y avoir facilitation de cet ordre que s'il existe un processus responsable de la catégorisation des images. Ce processus, appelé *système pictogène*, a des propriétés facilitant la reconnaissance ; étant donné que l'effet ne va pas du mot à l'image, ce processus doit être complètement indépendant de ceux responsables du traitement verbal. Ces rapports sont présentés d'une façon simple sur la figure 3. On y a montré les processus qui précèdent nécessairement le système pictogène.

Dans l'expérience décrite ci-dessus, Warren et Morton ont également constaté que la présentation antérieure d'une image facilitait davantage la reconnaissance de la même image que celle d'une image différente répondant au même nom. Ceci

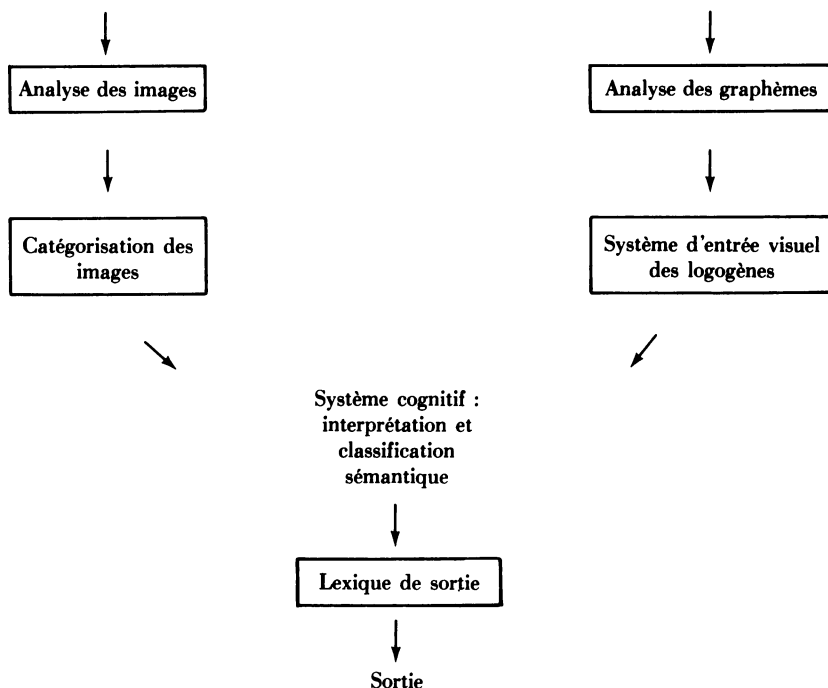


FIGURE 3. Schéma du modèle logogène comprenant le traitement de l'image.

implique qu'outre le système pictogène, il doit y avoir un système mémoriel spécifique aux images dans lequel serait stockée une sorte de représentation littérale. L'existence d'un tel système peut être utile dans l'interprétation de résultats de malades présentant des lésions cérébrales.

On voit sur la figure 3 qu'il n'y a pas de connexion directe entre le système pictogène et la sortie du lexique. C'était l'objet d'une des questions soulevées plus tôt. Il y a au moins deux raisons permettant de supposer qu'une telle connexion n'existe pas. Une expérience menée par Durso et Johnson (1979) nous en donne la première preuve. On a fait dénommer à des sujets une séquence d'images et de mots. Étant donné que certains de ces items se retrouvaient à plusieurs reprises dans l'expérience, on a pu comparer le degré de facilitation en fonction du stimulus et à l'intérieur d'un même type. Il y avait facilitation à l'intérieur des deux stimuli : images et mots ; on a aussi constaté que la verbalisation d'un mot (c'est-à-dire sa lecture à haute voix) facilitait beaucoup la dénomination ultérieure de l'image.

Dans la mesure où les intervalles de temps étaient de l'ordre des secondes et dans la mesure où les stimuli étaient présentés de façon claire, il n'y a qu'une contradiction superficielle entre ce résultat et celui de Warren et Morton. Cités plus haut, Durso et Johnson ont constaté que bien qu'il y ait eu facilitation dans toutes les autres conditions, le fait de dénommer une image n'avait pas d'effet sur le temps de lecture ultérieur du mot correspondant à l'image ; et ceci constitue un point critique.

Warren et Morton ont interprété ces résultats de cette façon : dans la lecture d'un mot à haute voix, soit la voie directe, soit celle passant par « la sémantique », serait utilisée. Étant donné que la voie directe est beaucoup plus rapide et étant donné que la dénomination d'une image n'emprunterait pas les processus impliqués dans celle-ci (à l'exception du lexique phonologique), on ne constate pas d'effet de l'image sur le mot. La présentation des mots, cependant, affecte aussi les processus sémantiques.

Si nous considérons que ces processus sont également impliqués dans la dénomination des images (comme le montre la figure 3) et si nous considérons aussi qu'il n'y a pas de connexion directe du système pictogène au lexique de sortie, on s'attendrait alors à constater les effets des mots sur les images mis en évidence par Durso et Johnson. Le fait que Warren et Morton ne constataient pas de tels effets pouvait s'expliquer par les différences dans les intervalles de temps et la modalité de présentation des stimuli.

Dans l'expérience de Durso et Johnson, les stimuli étaient présentés d'une façon claire tandis que chez Warren et Morton la présentation était tachistoscopique. Dans ce dernier cas, l'information produite par le stimulus est réduite et le processus limite critique devient le système pictogène.

Quand il s'agit de dénommer aussi rapidement que possible des images présentées clairement, le processus limite est celui qui est responsable de la conversion de la sortie du système pictogène en une forme susceptible d'être utilisée pour trouver la forme phonologique appropriée ; ces processus fonctionnent au niveau du système cognitif. Une autre expérience de Durso et Johnson vient confirmer cette analyse : dans une tâche de classification où mots et images étaient jugés sémantiquement, on a noté un effet de facilitation allant des mots aux images et des images aux mots ; ceci probablement parce que le système cognitif y serait impliqué.

Ratcliff et Newcombe (1982) proposent un modèle dans lequel images et dénominations seraient directement reliées. Une telle hypothèse aurait un pouvoir d'explication assez grand dans une discussion sur les troubles consécutifs à des lésions du cerveau. Mais, il faudrait, d'après les données de Durso et Johnson, que cette voie directe soit plus lente que la voie sémantique pour tenir compte de l'effet de facilitation allant du mot à l'image.

Analyse de l'image

Il y a un trait que le langage ne partage pas avec les images. Le langage se caractérise par le fait qu'il y a une discontinuité entre la forme de l'entrée et celle de la représentation intérieure. Ainsi, la reconnaissance partielle d'un mot ne nous dit rien sur sa signification. Cette discontinuité est représentée dans le modèle par les « logogènes » dont l'entrée est un code sensoriel et la sortie un code catégoriel. On ne trouve pas cette discontinuité en ce qui concerne les objets et les images. Si nous reconnaissons une partie d'un objet, nous sommes souvent en mesure de faire de larges commentaires à son sujet. Ainsi, si tout ce que nous pouvons appréhender d'un objet est qu'il a des pieds, nous savons alors que c'est soit un animal, soit un meuble. Si nous voyons qu'il a des bords droits, nous savons qu'il est fabriqué par l'homme et qu'il s'agit probablement d'un meuble. Ainsi, tandis qu'il n'est possible de comprendre le sens d'un mot qu'après que le mot ait été reconnu dans son entier, la signification d'un objet, c'est-à-dire ses propriétés, peuvent, du moins en partie, être déterminées sans que l'on ait à catégoriser l'objet et à en préciser le nom.

Dans l'exemple du pied, on centrerait l'attention sur une partie de l'objet. Gibson (1979) soutient qu'il est possible de déterminer de nombreuses qualités d'un objet sans avoir à l'identifier. Il désigne du nom « d'affordance » ces qualités d'un objet « directement » appréhendées. Un exemple « d'affordance » serait la propriété d'être un contenant. Tout objet, naturel ou fabriqué par la main de l'homme, dans les limites d'une certaine taille, quand il est rigide et creux, peut servir de contenant. Il y a naturellement des restrictions, telle la perméabilité du matériau en regard de la chose à contenir, mais il est possible de connaître cette propriété sans avoir besoin d'identifier l'objet. Un exemple plus complexe est donné par Gibson : si un objet a une surface horizontale, plane, rigide et à hauteur de genou, alors il est susceptible de servir de siège. On peut d'ailleurs accepter l'analyse de Gibson des propriétés des objets sans accepter son idée qu'une telle perception est « directe », c'est-à-dire qu'elle ne nécessite pas de « hiérarchisation » ou de démarche inférentielle (voir Ullman, 1980 ; Fodor et Pylyshyn, 1981 et Turvey *et al.*, 1981 pour une discussion plus étendue sur ce point).

L'intérêt de cette analyse, en ce qui concerne le sujet, est qu'elle indique que la nature des liens unissant processus périphériques et centraux sera différente pour les objets et pour les mots. Spécifiquement, nous devons tenir compte dans le modèle d'une connexion entre une sorte d'analyse visuelle et une sorte d'analyse sémantique qui filtre les processus catégoriels. Cette idée est représentée dans le modèle de la figure 4 ; celui-ci montre une autre composante qui est une élaboration du modèle de la figure 3. On y trouve, en effet, deux formes de sémantique : sémantique des objets et sémantique verbale. La justification de cette division est des plus informelles et sa définition des plus approximatives. En bref, l'idée est d'envisager des réactions à l'égard des objets sans implication de systèmes verbaux. On peut ainsi s'asseoir sur ce qui paraît être un siège sans avoir besoin de le dénommer à haute voix.

Cette interprétation subjective peut être une illusion et le modèle ne dépend pas de l'existence de ces processus sémantiques autonomes. Cependant, la possibilité qu'ils existent sous des formes séparées ne semble pas moins plausible, *a priori*, que l'affirmation selon laquelle ils ne constituent qu'un seul et même système comme dans la théorie du Codage Conceptuel de Potter (1979). On pourrait éventuellement justifier empiriquement l'une ou l'autre hypothèse ou même l'existence d'un troisième type de sémantique indifférenciée (« amodal »), mais pour le moment, nous retiendrons l'hypothèse de deux systèmes sémantiques différents. Cette attitude est partagée par Warrington (1975) et par Ratcliff et Newcombe (1982), bien que, chez eux, les caractéristiques du système diffèrent légèrement.

Le modèle de la figure 4 présente des éléments utiles dans une réflexion sur l'interprétation des données proposées par des sujets avec ou sans lésion cérébrale. Voici les processus supposés entrer en jeu en situation de dénomination d'objet ou d'image. Il y a d'abord analyse de l'image ; les produits de cette analyse servent à fournir des données au système pictogène qui à son tour achemine un « output » catégoriel vers les deux systèmes sémantiques. Dans le système sémantique verbal, ce code catégoriel peut être utilisé pour trouver la description sémantique appropriée, utilisée à son tour pour contacter l'output phonologique et produire la dénomination correcte. En même temps, deux sortes d'informations seront envoyées au système sémantique des objets, l'une d'elles proviendra du code catégoriel du système pictogène, et l'autre parviendra directement de l'analyse pictorielle. Ce sera le type d'information, dont nous avons déjà discuté, interprétable par le système sémantique des objets sans bénéfice de l'information catégorielle. Le système sémantique des

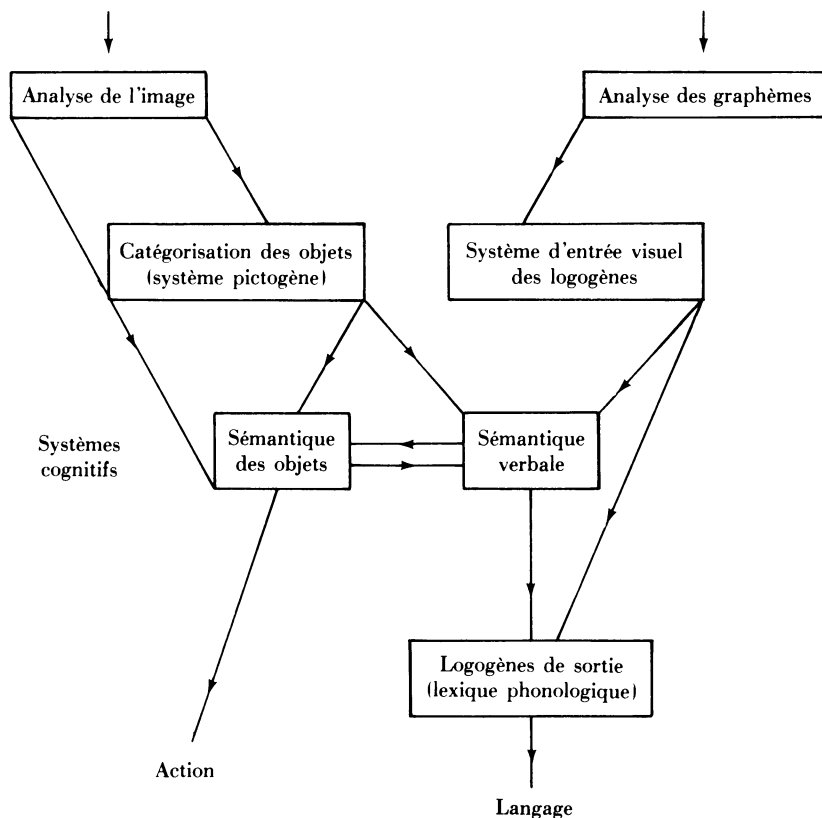


FIGURE 4.

objets produit des outputs susceptibles d'être traduits en action ou envoyés au système sémantique verbal. Il y a d'autres processus apparentés que j'ai choisi de ne pas représenter dans le modèle par souci de simplicité. Ainsi, dans la reconnaissance d'un objet, il faut faire preuve d'une certaine aptitude à résoudre les problèmes, notamment quand il s'agit d'un objet, vu sous un angle peu habituel. Il doit y avoir également des processus associés à ce qu'on appelle « l'imagerie visuelle ». Ils auront une interaction avec les processus déjà décrits mais leur rôle dans la dénomination est vraisemblablement minime.

Données établies sur des sujets normaux

Tout d'abord, il nous faudrait mettre l'accent sur le fait que le modèle de la figure 4 présente les propriétés des modèles précédents. Ainsi, les conclusions de l'expérience de Warren et Morton (1982) déjà données seront valables ici. Les effets de facilitation entre différentes images d'une même dénomination sont considérés comme une propriété du système pictogène. Le fait que la lecture du mot correspondant facilite d'autant la dénomination d'une image est une propriété de la sémanti-

que verbale comme l'est l'effet de facilitation croisée provoqué par la classification des mots et des images rapporté par Durso et Johnson (1979). De plus, le fait qu'il faille un temps plus long pour dénommer une image que pour lire un mot s'explique par l'existence de la voie directe reliant les logogènes de l'entrée à ceux de la sortie, sans voie correspondante pour les images. À noter qu'on ne considère pas cette voie comme l'application des règles graphème-phonème ou tout autre mécanisme similaire, mais comme lien lexique-lexique direct. Ainsi, on s'attendrait aux mêmes données avec des graphies non alphabétiques, et des locuteurs chinois devraient lire plus vite qu'ils ne dénomment les images comme l'ont montré Potter, Song et Friedman (1978).

Les données suivantes concernent les temps relatifs mis pour dénommer et catégoriser les mots et les images. Potter et Faulconer (1975) ont montré que, tandis que les images prenaient 260 m. secs de plus que les mots pour être dénommées, dans une tâche qui impliquait une classification sémantique, la performance sur les images était plus rapide d'environ 50 m. secs. Tandis que le modèle ne prédit pas précisément les temps de classification, les données concordent avec le modèle, et la possibilité d'emprunter à l'image des informations partielles pour aider à la tâche de classification serait une façon d'expliquer l'avantage présenté par les images.

Données établies à partir de cas de malades présentant des lésions cérébrales

Il est clair que dire simplement d'un malade qu'il ne peut dénommer les images ne nous dit rien du déficit fonctionnel présenté par ce malade. Une des qualités du modèle est qu'il propose une explication économique des types de déficit. Considérons d'abord l'observation de Rochford (1971), selon laquelle les déments font, en dénomination, les mêmes erreurs que les dysphasiques. Rochford supposait que les erreurs des déments étaient dues à des problèmes de reconnaissance plutôt qu'à une incapacité à trouver ou à utiliser le code de l'output. Si vous supprimez le problème de la reconnaissance, vous devez alors supprimer le problème de la dénomination. Il se dit que la dénomination des parties du corps indiquées tactilement ne devrait pas impliquer de problème de reconnaissance. Les résultats ont montré que les malades dysphasiques avaient des troubles de la dénomination aussi bien pour les parties du corps que pour les images. Les déments, quant à eux, ne faisaient presque pas d'erreurs de dénomination pour les parties du corps. En nous fondant sur le modèle de la figure 4, nous supposons que les dysphasiques avaient un problème relatif aux logogènes de l'output (ou à l'accès à ce système à partir de la sémantique verbale) tandis que les déments présentaient une rupture dans les processus responsables de la catégorisation des objets ou de l'analyse des images. La dénomination des parties du corps ferait intervenir des processus ne figurant pas sur le schéma, qui auraient un input dans l'un des systèmes sémantiques. Les déments seraient alors en mesure de produire un output d'une façon satisfaisante tandis que les dysphasiques devraient encore utiliser les processus lésés. L'étude de Rochford montre qu'on ne sait pas grand chose d'un patient lorsqu'on sait simplement qu'il ne peut pas dénommer un objet.

Je vais maintenant décrire brièvement les types généraux de troubles de la dénomination. Mon exposé sera tiré de Ratcliff et Newcombe (1982). Ces types de désordres seront interprétés à partir du modèle de la figure 4.

Dysphasie nominale

C'est de loin la raison la plus courante de l'échec à dénommer un objet. La plupart des aphasiques ont un déficit de la dénomination des objets indépendant de la modalité de présentation du stimulus (Goodglass *et al.*, 1968). Ce déficit n'est pas affecté par la dégradation du stimulus (objets-photos-dessins) ou par le fait que le contexte de présentation de l'objet soit plausible ou non (Corlew et Nation, 1975 ; Hatfield *et al.*, 1977). Les erreurs de ces malades, à l'exception des omissions et des persévérations, portent typiquement la marque d'une relation sémantique ou phonologique avec la réponse correcte. La dénomination est presque toujours facilitée si un ou deux phonèmes de l'initiale sont donnés par l'expérimentateur. Ces malades peuvent généralement mimer l'usage de l'objet, ou, bien qu'avec des pauses, le décrire.

Ces facteurs indiquent que l'objet a été reconnu et que le seul problème est bien celui de trouver le mot. En nous référant au modèle de la figure 4, nous dirons que ces malades ont des difficultés à aller du système cognitif au système logogène de sortie. Très vraisemblablement, il semble que beaucoup d'entre eux aient des problèmes purement sémantiques (Zurif *et al.*, 1974 ; Whitehouse *et al.*, 1978), mais tous les processus entrant en jeu dans la reconnaissance des objets sont intacts.

Aphasie optique

La caractéristique de l'aphasie optique est d'être un trouble de la dénomination lié à une modalité spécifique de présentation. Les malades ne peuvent nommer les images des objets présentés visuellement mais n'ont pas de problème de dénomination si ces objets leur sont présentés tactilement. On considère habituellement que ces malades reconnaissent les objets qu'ils ne peuvent dénommer. La preuve est qu'ils peuvent indiquer l'usage des objets et désigner des objets dénommés. Les erreurs sont généralement des paraphasies sémantiquement proches de celles parfois faites par les malades dysphasiques. Cependant, la dénomination exacte en présentation tactile écarterait une explication de l'aphasie optique basée sur un mauvais fonctionnement du système de sortie. Un malade était en mesure de dessiner de mémoire, d'une façon précise, une image qu'il avait été incapable de dénommer correctement (Lhermitte et Beauvois, 1973). Ce malade était typique dans la mesure où il ne présentait pas de problèmes liés à des processus visuels de base. Pour expliquer très simplement son cas, il suffit de dire qu'il y a ici blocage du système pictogène. Ceci empêcherait une reconnaissance exacte. Les tests de reconnaissance deviennent ainsi cruciaux. Le fait de mimer l'usage d'un objet n'est pas la façon la plus précise d'établir que l'objet a été complètement catégorisé et les tests de désignation d'objets sur ordre verbal dépendent d'une façon déterminante des alternatives présentées. De plus, la capacité du patient à reproduire un dessin de mémoire est sans rapport puisque l'on a déjà montré que pour expliquer les données de Warren et Morton (1982), il est nécessaire de postuler un système de mémoire visuelle indépendant du système pictogène. (Ce système a été omis sur la figure 4 par souci de simplicité.) En l'absence de données vérifiées concernant la reconnaissance, seule la perte du système pictogène donnerait lieu à cet ensemble de symptômes, la reconnaissance partielle, suffisante pour mimer l'usage, étant réalisée par la voie directe de l'analyse visuelle au système sémantique des objets.

S'il s'avère qu'il y a des aphasiques optiques chez qui la reconnaissance des objets est complète et instantanée, l'explication précédente ne sera pas pertinente ; il faudrait avoir recours à une explication impliquant les systèmes sémantiques (cf. Beauvois, 1982).

Agnosie visuelle

Par définition, les patients agnosiques ne reconnaissent ni les objets, ni les dessins. Ainsi, ou bien il ne doit pas y avoir d'input dans les systèmes sémantiques provenant du traitement des objets ou bien les systèmes sémantiques eux-mêmes doivent être lésés. Il y a deux grandes catégories d'agnosies. D'abord l'agnosie visuelle aperceptive : les malades sont dans l'incapacité de recopier ou appairer des dessins qu'ils ne peuvent reconnaître. On note aussi des échecs dans d'autres tâches impliquant la perception de pattern ou de forme (Rubens, 1979). Pour ces cas, l'explication la plus simple consiste à dire qu'ils ont des problèmes au niveau du système d'analyse visuelle.

Les malades les plus intéressants sont ceux du type « agnosie visuelle associative ». Dans un sous-groupe, seule la modalité visuelle est affectée, dans l'autre, la reconnaissance tactile l'est aussi. Dans les deux types, les malades peuvent faire des copies reconnaissables de dessins qu'ils ne peuvent reconnaître, et peuvent accomplir avec succès des tâches d'appariement (Rubens et Benson, 1971 ; Taylor et Warrington, 1971 ; Newcombe et Ratcliff, 1975 ; Warrington, 1975). Dans le cas des malades de Warrington, l'appariement concernait des photos d'objets prises sous des angles très différents. Une telle performance indique que le système pictogène fonctionne parfaitement. Les photos étaient correctement catégorisées mais le résultat du processus de catégorisation ne pouvait être utilisé par les systèmes sémantiques, soit parce qu'ils étaient lésés (explication retenue par Warrington), soit par suite d'une disconnexion quelconque. Dans le cas des malades de Warrington, la première explication semble plausible dans la mesure où ils présentaient également des déficits sémantiques aux stimuli verbaux, tout comme d'ailleurs un malade de Ratcliff et Newcombe (1982). Il faudrait noter que les malades à l'intérieur des groupes classiquement répertoriés réalisent souvent des performances très différentes à des tâches non directement dépendantes du syndrome. Ceci signifie que dans un groupe il est peu plausible de trouver un profil uniforme pour tous les malades.

L'exposé ci-dessus portant sur des malades qui présentent des troubles de la dénomination est extrêmement rapide. Sa finalité tout de même est de montrer comment des déficits fonctionnels différents peuvent conduire à un même problème de surface. Le modèle de la figure 4 est beaucoup trop simple (cf. Seymour, 1979) ; c'est seulement lorsqu'il sera élaboré et que des études détaillées seront faites de cas particuliers à partir d'une variété de tâches destinées spécifiquement à tester des hypothèses sur son fonctionnement que des relations intéressantes pourront s'établir entre la psychologie cognitive et la neuropsychologie dans l'étude des troubles de la dénomination.

Illustrations

1. Version simplifiée du modèle logogène montrant les interconnexions entre les différents processus lexicaux.
2. Exemple de stimuli utilisés par Warren et Morton (1982). La présentation d'une image facilite la reconnaissance d'une autre image présentée 10 à 40 minutes plus tard.
3. Schéma du modèle logogène comprenant le traitement de l'image (Warren et Morton, 1982).
4. Version détaillée de la Figure 3. Ce modèle est incomplet sur de nombreux points.

Traduit par E. KOSKAS et H. KREMIN

Références

- CLARKE, R. G. B. and MORTON, J. « The effects of priming in visual word recognition. » *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, sous presse.
- CORLEW, M. M. and NATION, J. E. « Characteristics of visual stimuli and naming performance in aphasic adults. » *Cortex*, 1975, 11, 186-191.
- DURSO, F. T. and JOHNSON, M. K. « Facilitation in naming and categorizing repeated pictures and words. » *Journal of Experimental Psychology. Human Learning and Memory*, 1979, 5, 449-459.
- FODOR, J. A. and PYLYSHYN, Z. « How direct is visual perception ? Some reflections on Gibson's *Ecological Approach*. » *Cognition*, 1981, 9, 139-196.
- GIBSON, J. J. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston, Houghton Mifflin, 1979.
- GOODGLASS, H., BARTON, M. and KAPLAN, E. « Sensory modality and object naming in aphasia. » *Journal of Speech and Hearing Research*, 1968, 11, 488-496.
- HATFIELD, F. M., HOWARD, D., BARBER, J., JONES, C. and MORTON, J. « Object naming in aphasics — the lack of effect of context, or realism. » *Neuropsychologia*, 1977, 15, 717-727.
- LHERMITTE, F. and BEAUVOIS, M. F. « A visual-speech disconnection syndrome. » *Brain*, 1973, 96, 695-714.
- MORTON, J. « Facilitation in word recognition : experiments causing change in the Logogen Model. » In Kolers, P. A., Woolstad, M. E. and Bouma, H. (Eds) : *Processing of Visible Language*. New York, Plenum Publishing Company, 1979.
- MORTON, J. and PATTERSON, K. « A new attempt at an interpretation. » In Coltheart, M., Patterson, K. and Marshall, J. C. (Eds). *Deep Dyslexia*. London, Routledge and Kegan Paul, 1980.
- PATTERSON, K. E. « Neuropsychological approaches to the study of reading. » *British Journal of Psychology*, 1981, 72, 151-174.
- POTTER, M. C. « Mundane symbolism : the relations among objects, names and ideas. » In Smith, N. and Franklin, M. B. (Eds) : *Symbolic Functioning in Childhood*. Erlbaum, Hillsdale NJ, 1979.
- POTTER, M. C. and FAULCONER, B. A. « Time to understand pictures and words. » *Nature*, 1975, 253, 5491, 437-438.
- POTTER, M. C., SONG, K. F. and FRIEDMAN, R. « Reading in Chinese and English » (article en préparation, cité par Potter, 1979).
- RATCLIFF, G. and NEWCOMBE, F. « Object recognition : some deductions from the clinical evidence. » Dans Ellis, A. W. (Ed.) *Normality and Pathology in Cognitive Functions*. London, Academic Press, 1982, pp. 147-171.

- ROCHFORD, G. « A study of naming errors in dysphasic and in demented patients. » *Neuropsychologia*, 1971, 9, 437-443.
- RUBENS, A. B. « Agnosia. » In Heilman, K. M. and Valenstein, E. (Eds) : *Clinical neuropsychology*. New York, Oxford University Press. 1979.
- RUBENS, A. B. and BENSON, D. F. « Associative visual agnosia. » *Archives of Neurology*, 1971, 24, 305-316.
- SEYMOUR, P. H. K. *Human Visual Cognition*. London, Collier Macmillan. 1979.
- SHALLICE, T. « Neurological impairment of cognitive processes. » *British Medical Bulletin*, 37, 187-192.
- TAYLOR, A. and WARRINGTON, E. K. « Visual agnosia : a single case report. » *Cortex*, 1971, 7, 152-161.
- TURVEY, M. T., SHAW, R. E., REED, E. S. and MACE, W. M. « Ecological laws of perceiving and acting : in reply to Fodor and Pylyshyn (1981). » *Cognition*, 1981, 9, 237-304.
- ULLMAN, S. « Against direct perception. » *The Behavioral and Brain Sciences*, 1980, 3, 373-416.
- WARREN, C. and MORTON, J. « The effects of priming on picture recognition. » *British Journal of Psychology*, 1982, 73, 117-129.
- WARRINGTON, E. K. « The selective impairment of semantic memory. » *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 1975, 27, 635-658.
- WHITEHOUSE, P., CARAMAZZA, A. and ZURIF, E. « Naming in aphasia : interaction effects of form and function. » *Brain and Language*, 1978, 663-74.
- ZURIF, E., CARAMAZZA, A., MEYERSON, R. and GALVIN. « Semantic feature representations for normal and aphasic language. » *Brain and Language*, 1974, 1, 167-187.